

BIOGRAPHIE.

MADAME DESBORDES-VALMORE. (1)

(Suite et Fin.)

Ce souvenir de sa mère reparait d'espace en espace dans tous ses ouvrages; cette première douleur, sainte et sacrée, jette sur toutes les autres qu'elle chante comme un religieux parfum, qui en éloigne la critique et appelle à sa place l'indulgence.

Nulle part, cependant, elle n'est retournée à ce premier thème de prédilection avec un accent plus vrai et plus touchant que dans une pièce du recueil, intitulé: *Pauvres Fleurs*, et où se trouvent les vers suivants:

Comme le rossignol, qui meurt de mélodie,
Souffle sur son enfant sa tendre maladie,
Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,
Me raconta son âme et me souilla son Dieu;
Triste de me quitter, cette mère charmante,
Me léguant à regret la flamme qui tourmente,
Jeune à son jeune enfant tendit longtemps sa main
Comme pour le sauver par le même chemin.
Et je restai longtemps, longtemps sans la comprendre,
Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre,
A pleurer de sa mort le mystère inconnu,
Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu...

D'autres tristesses ont été chantées par Mme. Valmore sur un mode plus passionné; des thèmes qu'ont respectés cependant les biographes si fureteurs et si indiscrets de notre époque, ont peut-être fourni le sujet d'études plus intéressantes aux yeux de la critique; mais pour notre part, nous n'y avons rien trouvé de plus beau que les pages dictées sous l'inspiration de ces doux et célestes sentiments, l'amour filial et l'amour maternel. Plus tard aussi, la charité et la piété y ont occupé une large place. Toutes ensemble ce sont là des fleurs aux bienfaisantes émanations que l'on peut tout à son aise étaler, secouer et enchaîner les unes aux autres, pour former une guirlande autour de son nom; ce sont de *bonnes fleurs*, qui ne se fane point et qui dans leur plus grand épanouissement ne donnent ni défaillance au cœur, ni vertige au cerveau, comme quelques unes de celles qu'elle a appelées *pauvres fleurs*.

Parmi les *Élégies* nous signalerons le *Crieur du Rhône*, charmante petite pièce dont aucune mère n'oubliera le refrain.

"Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré,
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!"

Et le dénouement, dans la pièce suivante, de ce petit drame, qui évidemment contenait en germe l'*Enfant des Champs Elysées*, le dénouement n'est-il point ravissant par la délicatesse et la profondeur de la pensée?

"De baisers, de sanglots, son récit se compose,
En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu:
Sortira-t-il d'un cœur où son fils se repose?
Sans doute il a souffert l'enfant infortuné!
Sans doute... il vit encor: sa mère a pardonné!"

Il est un sujet que Mme. Valmore a touché à plusieurs reprises dans ses poésies: c'est celui de la vieillesse. Le grand âge auquel étaient parvenus ses deux oncles, célibataires, était pour elle, sans doute, un pressentiment de celui qu'elle devait atteindre. C'est avec une sorte d'effroi, qu'elle y songe; en lisant ce qu'elle en dit, dans ses premiers ouvrages, on ne croirait jamais qu'elle dut un jour écrire cette charmante et modeste page, l'*Avenir d'une vieille femme*, qui ne le cède qu'aux admirables choses dites par Mme. de Swetchine, sur ce thème si délicat et si difficile.

Lisez plutôt la pièce qui a titre: *Regrets*:

"Des roses de Lormont, la rose la plus belle,
Georgina près des flots nous souriait un soir,
L'orage dans la nuit la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste sans la revoir!"

(1) Le *Journal de l'Instruction Publique* a reproduit les ouvrages suivants de Mme. Desbordes-Valmore: L'Oreiller d'une petite fille, vol. 1, p. 6. L'Écolier, p. 73. Adieu d'une petite fille à l'école, p. 119. Le coucher d'un petit garçon, p. 212. L'Avenir d'une vieille femme, p. 222. L'Enfant des champs élysées, vol. 2, pp. 53 et 70. La royauté d'un jour, vol. 3, pp. 133, 133, 171 et 185. Nous avons aussi publié, vol. 3, p. 146, une courte notice nécrologique, empruntée à la *Revue Européenne*.

Pure comme une fleur de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps,
On la pleure, on lui porte envie:
Elle aurait vu l'hiver: c'est vivre trop de temps!

Et puis, cette étrange prière, que la Providence se donna bien de garde d'exaucer; car elle se proposait précisément de montrer dans Mme. Desbordes-Valmore, l'exemple d'une femme, belle, sentimentale et lettrée, qui sût comme Mme. de Swetchine, vieillir avec dignité, et poétiser pour bien dite la vieillesse de la femme comme celle de l'homme l'avait été chez les anciens.

"Ne me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour,
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage:
Dieu! j'ai peur de la nuit! que je m'envole au jour!"

Après ce que j'ai aimé je ne veux pas m'éteindre;
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort:
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,
Et défende au froid de m'atteindre."

Mais la plus curieuse de toutes les pièces où elle se livre à de semblables retours sur elle-même, est cette élégie où elle propose à l'indigente du hameau, dont le rieux chène n'a pas vu commencer la vie, de changer d'âme et de destinée avec elle:

"Oh! donne moi tes cheveux blancs,
Ta marche pesante et courbée,
Ta mémoire enfin absorbée,
Tes vieux jours, tes pas chancelants,
Tes yeux sans lumière, sans larmes
Assoupis sous les doigts du temps,
Miroirs ternis pour tous les charmes
Et pour tous les feux du printemps,
Ce souffle qui l'anime à peine,
Ce reste incertain de chaleur
Et qui s'éteint de veine en veine,
Comme il est éteint dans ton cœur."

Prends ma jeunesse et ses orages,
Mes cheveux libres et flottants;
Prends mes vœux que l'on croit contents;
Prends ces doux et trompeurs suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs;
Ce triste éclat qui m'environne,
Et cette fragile couronne
Qu'on attache en vains sur mes pleurs."

Vous croyez peut-être que la proposition est faite de bonne foi? Attendez un peu. Qu'arriverait-il si la vieille indigente topait là, et si quelque fée (il s'en trouve souvent sur le chemin de notre auteur) transportant les cheveux blancs de la pauvresse sur la tête de notre héroïne, accomplissait ses vœux indiscrets? Mme. Valmore ne lui en donne point la chance. La pauvre vieille

... Regagne sans l'entendre
Le sentier qui mène au vallon,
Insensible aux cris d'un cœur tendre,
Comme aux soupirs de l'aquilon."

Et la dernière stance reprend la pensée dominante du recueil qui pourrait se formuler ainsi: *Plutôt mourir que de vieillir!*

"Suis ta route, vieille bergère,
En glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton fardeau;
Sans craindre une voix importune,
Bientôt ta paisible infortune
Chemînera sur mon tombeau."

Et cependant elle devait vivre, souffrir et vieillir! Si bien qu'un jour arriva, où en femme d'esprit et de courage, elle traça ces autres vers:

"Jeunesse adieu! car j'ai beau faire,
J'ai beau t'étreindre et te presser,
J'ai beau gémir et t'embrasser,
Nous fuyons en pays contraire.
Ton souffle tiède est si charmant!
On est si bien sous ta couronne!
Tiens: ce baiser que je te donne,
Laisse le durer un moment!"

Et cet adieu où se montrent si franchement ses regrets, cet adieu, une fois prononcé, elle marche courageusement dans sa voie nouvelle!